

LE FIGARO Littéraire

SUPPLEMENT HEBDOMADAIRE LIVRES ET DEBATS CULTURELS

YOUVAL SHIMONI

La solitude garde la chambre

Tiroirs : le titre du deuxième roman de Youval Shimoni, traduit en français, claque comme un commentaire, et inflige comme un coup de coude au lecteur. Il est construit de trois récits qui se succèdent, et

PAR
CLÉMENCE BOULOUQUE

semblent n'avoir aucun lien entre eux. Méfiance. Tout d'abord parce que le titre original du livre, en hébreu, *Heder*, signifie « la chambre ». Méfiance ensuite car le romancier, né en 1955 à Jérusalem, a, dans son premier livre, *Le Vol du pigeon* (Métropolis, 2001), usé de vies et de narrations parallèles pour faire se fracasser les destins au pied de Notre-Dame de Paris.

Il suivait, grâce à deux textes indépendants imprimés face à face, un couple de touristes américains et une jeune femme, qui a choisi de sauter du haut de la cathédrale chère à Victor Hugo. Les univers apparemment clos sur eux-mêmes sont peut-être ceux où le romancier

prenti peintre, étudiant aux Beaux-Arts, s'interroge quand à la figuration moderne du Christ, sondant les œuvres de Mantegna dans sa recherche de modèles. Trouvant trois clochards, il situe son tableau à la morgue, après avoir suivi des cours d'anatomie à l'école de médecine. Là où les réservistes du premier récit se perdaient dans des soliloques intérieurs, les clochards sont bavards, mais d'une langue comme déjà coupée d'interlocuteurs, qui ne vise pas l'adresse, mais l'être-là. Cet être-là des déclassés, qui, pourtant, ont toujours servi de modèle dans les plus fameuses toiles des siècles passés, obsède également le narrateur. Car la représentation du sacré parle du présent : « Dans un monde où tout est art, avez-vous écrit certaine nuit avec un insondable sérieux sur une serviette tachée par une tasse de café, l'art devient impossible. »

Affranchi de toute notation temporelle, en résonance par là avec les textes de la tradition kabbalistique, le dernier récit se contente de douze pages intitulées *Trône*. Un roi et son grand-prêtre ordonnent à leurs su-

jets et à une nation vaincue, de réaliser une statue de leur dieu. Pourtant rien ne demeurera du corps sphérique qu'ils tentent de sculpter, d'arracher à son matériau qui s'évide, au fur et à

« *Tiroirs* » est donc une chambre d'écho, un texte exigeant, d'une écriture sans concession, destiné à fouiller tous les recoins des solitudes

et son lecteur perçoivent les résonances les plus sourdes, qui ne sont pas les moins fortes.

Tiroirs est donc une chambre d'écho, un texte exigeant, d'une écriture sans concession, destiné à fouiller tous les recoins des solitudes. En quoi il rappelle d'autres voix de la littérature israélienne de ce temps, comme celle de Yaël Hedayat ou de Yehoshua Kenaz. Des contrepoints et des digressions qui parlent de la société israélienne, en annexant d'autres lieux.

Tout au long du premier récit, intitulé *Lumière*, huit personnages tentent de tourner un court-métrage sur une base militaire et s'empêchent dans un scénario improbable. Tout mot, toute image, toute chose est prétexte pour fuir dans leurs bavardages intérieurs, dans leurs pensées et leurs existences, misérables ou attachantes, quand elles ne sont pas les deux à la fois.

Dans le deuxième récit, un ap-

mesure, à l'infini : « Lorsqu'il ne restera plus rien du massif, pas même une sphère de pierre de la grosseur d'un nombril, mais seulement le grain de la grosseur d'un grain, l'enfant le saisit entre deux doigts et le pose délicatement sur une fourmi docile. Si elle n'est pas morte (...) elle vagabonde toujours quelque part dans le monde avec le massif dans le dos. »

La figuration du divin est vouée à l'échec, reste celle de l'humain. Il pourrait bien ne s'agir, donc, que d'un chemin sans lumière, qui commence et finit dans une chambre, au fond des tiroirs. Ou dans un livre. Ce que suggèrent la fourmi, les clochards et les films intournables.

Tiroirs

de Youval Shimoni
traduit de l'hébreu
par Z. Avran et A. Pierrot
Métropolis, 674 p., 30,50 €